

Où mène une analyse ?

Penser notamment la psychose pour penser le penser en mouvement dont dépend l'acte psychanalytique

Le chapitre « La négation et le refoulement »¹, initialement présenté par Christian Fierens aux « Ateliers d'Athènes » en mars 2018, commence par une phrase apparemment simple : « où mène une analyse ? ». Notre habitude de penser nous conduirait volontiers à retenir d'abord le « où » de la phrase. Par là, quelle est la destination finale d'une analyse ? Qu'est-ce qui doit être atteint pour qu'une analyse puisse être considérée comme terminée ? Tel pourrait être tout l'enjeu de la passe, qui implique de se forger une idée quant au but de l'analyse, idée à partir de laquelle se vérifie qu'un passant est parvenu ou non à bon port. Cependant, mettre l'accent sur la finalité de la cure risquerait de laisser au second plan un autre élément de la phrase pourtant essentiel, à savoir le verbe. On se souvient qu'à propos de sa lecture critique du fantasme freudien « On bat un enfant », Lacan indique de faire jouer le verbe en tant qu'il ouvre sur la dimension de la jouissance, autrement que sous l'angle des principes de plaisir et de réalité qui donnent une version toujours imaginaire du fantasme. La lecture de Lacan consiste donc à dire que le fantasme n'est pas à focaliser sur le sujet, et ajoutons sur le pronom relatif, mais bien plus radicalement sur le verbe, à savoir le mouvement d'énonciation qui fait la structure signifiante. En tant que structure à mettre en acte dans le processus psychanalytique, le fantasme est fondamental en ceci qu'il opère à partir du poinçon (autre nom du verbe) à partir duquel se pose la question de l'objet petit a, et ce faisant, celle du sujet barré. De la même manière, quand Christian Fierens demande : où mène une analyse ?, il pose d'abord la question : qu'est-ce que « mener » à propos de l'analyse ? Ou encore : en se lançant dans le processus de la cure, dans quel mouvement est-on introduit ? J'ajoute que la question vaut aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste.

En proposant ce sous-titre, « penser notamment la psychose » cherche à souligner que si enjeu concernant la psychose il y a, c'est avant tout pour ce que permet un tel questionnement en vue du penser en mouvement inhérent à l'inconscient lui-même. Je cite François Balmès : « Bien loin de devoir être pensée d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. (...) Au-delà de l'opposition entre la paix relative là où il y a Nom-du-Père et le désordre et le chaos là où il est forclus, il y a du point de vue de la structure ce qu'on pourrait nommer le *désordre symbolique essentiel*. Cette duplicité n'est donc pas seulement celle du surmoi ou du père, mais plus radicalement celle du langage lui-même. Qu'un Nom-du-Père soit à la fin *sinthome* - ce qui cloche est aussi ce qui fait que ça tient -, condense une fois de plus que, vu de l'inconscient, le langage et le père présentent une même ambiguïté qui est celle du symbolique, ordre et désordre, dérangement et arrangement »². Précisons : d'une part, l'ambiguïté du symbolique est préservée dans la psychose, et d'autre part, elle s'éclaire à être rapportée à la question du savoir qui, loin de se réduire à un clivage infranchissable, rend compte de logiques hétérogènes simultanément à l'oeuvre : celle du penser en mouvement et celle du penser qui donne secondairement lieu à toute formalisation.

Commençons par la presque fin. Je propose en effet de faire résonner la phrase d'ouverture « Où mène une analyse ? » avec une autre phrase énoncée à la page 308 : « Nous sommes (...) amenés à une pensée en mouvement pour penser (...) ». Laissons la fin de la phrase pour le moment. Quid de cette pensée en mouvement ? Ou plutôt, quid de ce *penser* en mouvement ? Comment le saisir ? Mais déjà, un tel penser en

¹ C. Fierens, « La négation et le refoulement », in *Transmission de la psychanalyse - Les ateliers d'Athènes*, volume 2, Paris, Les éditions de l'insu, 2024, pp. 251-317.

² F. Balmès, *Structure, logique, aliénation*, Toulouse, Érès, 2011, pp. 28-29.

mouvement se laisse-t-il saisir ? D'une certaine manière, la trame du chapitre repose toute entière sur ce penser en mouvement, à propos duquel il est permis d'espérer qu'il est ce vers quoi mène une analyse ; c'est du moins le fil que nous invite à tenir Christian Fierens depuis quelque temps. Ce penser en mouvement ne s'inscrit pas dans l'idée générale du système du savoir et de la compréhension. Il est un non-savoir anidétique : il ne contient pas d'idée, il est dépourvu de sens. Et pourtant, il est au fondement de tout ce qui peut se former comme savoir, marquant une coupure radicale entre la vérité et le savoir, entre la dynamique de l'inconscient et les conceptions qui tentent de formaliser « l'expérience à laquelle la psychanalyse s'applique », et même l'expérience dans laquelle la psychanalyse s'implique. C'est depuis le non-savoir que Lacan parvient à faire entendre l'équivoque du « je n'en veux rien savoir » d'où peut surgir en acte le penser en mouvement pour penser. C'est là tout le propos du discours analytique que Christian Fierens rattache au « tenir pour vrai du refoulement ». Je le cite : « Le savoir prend pour point de départ la position de tenir pour vrai confrontée à des arguments objectifs, et entraînant automatiquement l'adhésion subjective. Mais le « savoir en position de vérité » joue comme un oxymore. Nous l'avons rappelé : vérité et savoir sont fondamentalement incompatibles. Le savoir en question ne peut être que la mise en question radicale du savoir lui-même, en son objectivité et en sa subjectivité : c'est le savoir de la mise en question, en général, du sujet et de l'objet ; c'est le savoir inhérent au fantasme, double mise en question de l'objet et du sujet. (...) A partir de ce savoir inhérent au fantasme, la mise en question de l'objet, de l'objet du désir (l'objet a) ouvre le travail de la mise en question du sujet qui produit du signifiant désarrimé du savoir ». Voilà pour les grandes lignes qui tracent le saut qu'entreprend ici Christian Fierens. Attachons-nous maintenant à son cheminement de penser.

A quoi s'expose-t-on en lisant ce chapitre ?

« La négation et le refoulement » est composé de trois parties : 1. La négation *Die Verneinung* (1925) ; 2. Le refoulement *Die Verdrängung* ; 3. Tenir pour vrai : le refoulement, la forclusion, le démenti.

La première partie propose une lecture critique du texte de Freud. Emprunté au grec *kritikos*, « critique » désigne d'abord « une capacité de décider, de juger ». Ce terme convient donc tout à fait ici, quand on sait que le jugement est au cœur de la question exposée dans « *Die Verneinung* », et quand on mesure à quel point Christian Fierens avance d'un pas décidé dans une remise en question de fond des concepts psychanalytiques, et ce faisant, de la psychanalyse elle-même. De quelle logique dépend le jugement ? D'une logique binaire ou sphérique : c'est plaisant et je dois l'absorber, c'est déplaisant et je dois le rejeter ; c'est hors réalité et je dois le nier, c'est dans la réalité et je dois l'affirmer. Cette dualité, que Freud rattache à celle de la pulsion de vie et de mort, s'apparente à une surface bilatère, une bande à deux côtés. Il s'ensuit une conception de la psychose à laquelle nous sommes désormais habitués : les deux côtés étant radicalement séparés ou clivés : ou bien c'est l'affirmation catégorique, ou bien c'est la négation catégorique. De là une conception binaire de la psychose qui amène à penser que le psychotique s'inscrit lui-même dans cette topologie sphérique, selon la forclusion qui implique que l'accès au symbolique lui est interdit ou impossible ; l'idée sphérique implique alors que le savoir sur la psychose vaut comme vérité de ce qu'est la psychose. Ce retour à « *Die Verneinung* » amène ainsi Christian Fierens à considérer que tout concept issu de la négation freudienne, et en l'occurrence celui de la forclusion, « s'inscrit d'abord dans une conception topique, ainsi que la notion même de mécanisme de défense, comme mur ou muraille ». Ce point est tout à fait crucial : tout ce qui s'énonce comme forclusion, démenti et refoulement, c'est-à-dire les repères structuraux que l'on se donne à aborder psychologiquement la psychanalyse, se situe essentiellement d'après une conception topique ou sphérique représentée par un mur qui sépare deux faces : « dans la forclusion, le mur est radicalement impénétrable, dans le démenti, le mur est pénétrable, à condition d'en avoir la clé, dans le refoulement, le mur est parfaitement contournable ».

La deuxième partie propose une lecture critique de l'énergétique des mécanismes de défense que rend compte la formalisation de l'appareil psychique freudien. Christian Fierens propose ainsi une lecture équivoque du refoulement qui, en tant que tenir pour vrai, vaut essentiellement comme remise en cause du savoir. Le mur du refoulement considéré comme un mécanisme de défense n'est pas donné en soi. Selon une logique topique ou sphérique, il ne repose que sur une opposition de forces, c'est-à-dire une énergétique. L'investissement de haine est contré par un contre-investissement d'amour, la haine est refoulée, mais en même temps fixée dans l'inconscient ; comme refoulé originaire, la haine est épinglée par l'amour qui la cache en même temps : le refoulé sait et ne sait pas ce qu'il refoule. Il en va de même pour le démenti : le fétiche sait et ne sait pas la castration de la mère. Il en va de même pour la forclusion. Je cite Christian Fierens : « Tout se présente bien sous le jour du signifiant, les hallucinations sont verbales (ce en quoi consiste l'apport de Lacan dans le séminaire *Les Psychoses*). Mais elles sont fixées sur ce qui devrait mobiliser, sur la fonction du Nom-du-Père qui est de mettre en mouvement le symbolique, elles sont fixées

au point d'empêcher le Nom-du-Père de bouger, autrement dit d'accomplir sa fonction. Il se joue ainsi une opposition signifiant/contre-signifiant dont les néologismes témoignent : le signifiant sait et ne sait pas, S1 devrait renvoyer à S2 et ne renvoie pas à S2 ». C'est donc la question du savoir, ou plutôt du refus du savoir qui est en jeu avec les mécanismes de défense abordés énergiquement, mais aussi topiquement, par Freud selon un mur témoignant d'une opposition entre un mouvement de savoir et un mouvement de ne pas vouloir savoir. De ce mur « savoir/je n'en veux rien savoir », Freud en a déduit la psychanalyse comme une démarche qui consiste à savoir, l'idée étant que le patient parvienne à renoncer à son « je n'en veux rien savoir » pour arriver à reconnaître, à admettre, à affirmer sa haine, la castration de la mère ou le Nom-de-Père, selon son jugement d'existence. Le savoir est ainsi réduit à l'opposition binaire ou sphérique savoir/non-savoir. A ce propos, Christian Fierens souligne un autre point crucial : « il faut situer le savoir par rapport à la vérité, et non par rapport au non-savoir. Le savoir et la vérité sont antinomiques : le savoir n'est pas la vérité ». Lacan aura largement insisté là-dessus. Rapporter le savoir à la vérité conduit à une impasse qui laisse la vérité hors d'atteinte. Quand Lacan indique que l'analyste « doit savoir ignorer ce qu'il sait », il s'agit bien d'ignorer le savoir pour autre chose que le savoir, « pour cette fonction plus importante que nous pouvons nommer la vérité. « Ignorer » ne veut pas simplement dire ne pas savoir, mais instaurer le suspens du vouloir savoir, pour la vérité ». Ajoutons qu'une telle « instauration » constitue le pas inaugural pour la mise en jeu du transfert. Savoir et vérité ne se rencontrent pas, ils sont marqués du sceau du réel comme impossible : il n'y a pas de rapport sexuel entre le savoir et la vérité, comme nous le verrons dans la troisième partie. Ainsi retenons déjà que l'approche freudienne du savoir se présente doublement : d'une part la dimension topique (le refoulement comme dévoilement du « je n'en veux rien savoir »), et d'autre part la dimension énergétique (le refoulement comme mécanisme de défense selon une énergétique des forces contraires engagées). Savoir ignorer ce que l'on sait, c'est savoir suspendre le savoir selon les dimensions topique et énergétique, pour permettre l'ouverture d'une autre dimension, fondamentale pour la psychanalyse, à savoir la possibilité d'une dynamique, ce mouvement de création de l'inconscient, que Christian Fierens nomme principe de jouissance, dont découle une éthique nouvelle, ou plus exactement renouvelée pour la psychanalyse.

La troisième partie propose une lecture critique du savoir d'après le discours analytique. Tenant compte de l'incompatibilité fondamentale entre la vérité et du savoir, le savoir devient la mise en question radicale du savoir lui-même, en son objectivité et en sa subjectivité : « c'est le savoir de la mise en question, en général, du sujet et de l'objet ; c'est le savoir inhérent au fantasme, double mise en question de l'objet et du sujet ». Quid de ce savoir inhérent au fantasme qui amène à reconsidérer le savoir sur l'objet et le sujet ? Là encore, la critique par Lacan du fantasme « On bat un enfant » est éclairante. On se souvient qu'il fait du verbe le mouvement d'énonciation qui fait la structure signifiante. Le poinçon ou verbe comme charnière permet à ce qu'un S1 produit en l'Autre devienne S2 sous l'impulsion du mouvement de disjonction et de différenciation propre à la position de la jouissance comme espace d'où surgit le mouvement du dire, selon la dynamique temporelle propre à l'inconscient. Le savoir inhérent au fantasme s'entend ainsi comme un penser en mouvement, c'est-à-dire selon le mouvement d'énonciation inhérent à la structure du fantasme fondamental ou topologie du cross-cap, pour penser ce qui prend la forme de concept et qui ne peut que s'apparenter à un « tenir pour vrai » toujours sujet à verser dans une manière binaire ou sphérique de penser la dynamique ou la topologique propre à l'inconscient. Ce savoir inhérent au fantasme ne peut s'englober dans un savoir issu de la logique purement formelle. Bien plus fondamentalement, ce savoir inhérent au fantasme, qui est mise en question du savoir, c'est-à-dire mise en question de l'objet du désir (l'objet a) ouvre la mise en question du sujet qui produit du signifiant désarrimé du savoir. Nous retrouvons là la structure du fantasme dans le discours analytique : sa vérité pas-toute se dit dans une impossibilité, celle du savoir en général. La place de la vérité devient essentielle : de ce qui s'y passe, dépendent quatre formes de tenir pour vrai. Remettre en question, comme le fait Christian Fierens, les différents abords conceptuels de la psychose par Freud et Lacan, est à ce titre tout à fait éclairant. Si chaque conceptualisation constitue un tenir pour vrai insuffisamment fondé objectivement et subjectivement, il y a tout lieu de ne pas s'en contenter, ceci vaut aussi pour le dernier enseignement de Lacan sur les psychoses. Le temps manque pour revenir sur la façon avec laquelle Christian Fierens conduit précisément son questionnement. Je renvoie ici à la sous-partie intitulée « Le savoir de la psychose ? » qui est à entendre comme le savoir conceptuel construit pour rendre compte de la psychose. Le point d'interrogation a ici toute son importance ; il s'agit en effet de remettre en question les conceptions freudiennes et lacaniennes des psychoses, qui sont autant de tenir pour vrai, pour revenir sans cesse à un penser en mouvement pour penser la psychose, en veillant à toujours distinguer la dimension pas-toute de la vérité de tout savoir conceptuel inévitablement insuffisamment fondés objectivement et subjectivement.

Je cite : « Plus tard encore, dans la théorisation de Lacan, le Nom-du-Père devient « Les non-dupent errent ». La topologie sphérique de la forclusion et la catégorisation de ladite psychose par la forclusion disparaissent

Lyon, le 10 octobre 2025

pour faire place au nouage, à son ratage et à ses réparations qui fondent le sinthome. La forclusion n'est plus que le nom d'une dégénérescence de la topologie des surfaces en topologie sphérique, tant du côté du malade, que du côté du psychanalyste ». Dire les choses ainsi mène au-delà d'une simple attache à ce que serait le savoir de la psychose, le savoir sur la psychose. L'enjeu de la psychose pourrait même devenir secondaire. En nous engageant avec conviction et foi dans le questionnement du « savoir de la psychose », « nous sommes ainsi menés à une pensée en mouvement pour penser la psychose », comme déjà dit plus haut, lequel penser en mouvement est celui du dynamisme de l'inconscient comme ouverture sur la dimension topologique du dire. Le tenir pour vrai propre au discours analytique mène ainsi au savoir de la mise en question du savoir ; là est le savoir du psychanalyste à partir duquel il doit s'engager avec conviction et foi dans le transfert.

Christian Fierens fait ainsi résonner le savoir de la mise en question du savoir comme tenir pour vrai du discours analytique avec ce qui constitue le fondement de « l'expérience à laquelle la psychanalyse s'applique », à savoir *l'expérience de la question du sujet*, et non l'expérience du névrosé, du psychotique, de la forclusion, et de tout ce qui semblerait s'inscrire dans une réalité préalable. Gare au piège du réalisme, « la véritable question préliminaire - celle de la mise au travail de la question du sujet - (risquerait, quant à elle d'être) noyée ». Il y a donc à s'engager avec foi et conviction dans ce tenir pour vrai propre au discours analytique qui ouvre la question du sujet en l'Autre, « cet espace de disjonction et de différenciation en mouvement », comme l'a dit par ailleurs Christian Fierens. C'est donc tout logiquement que le chapitre s'achève sur la question du narcissisme qui porte en son centre le penser en mouvement, dont le moins qu'on puisse dire est qu'un pareil trou dans le savoir ne va pas sans éveiller l'horreur quant à la démesure de la dimension éthique qui en découle. Ainsi, nous pourrions conclure qu'une analyse véritablement menée devrait se situer « dans le mouvement de la vérité, de la vérité pas-toute en tant qu'elle implique non la recherche ou la récupération d'un savoir, mais la dynamique de cette suite infinie, de cette ronde des opinions, des fois engagés, des refoulements et des savoirs », autant de « tenir pour vrai » qui, s'ils échouent à atteindre la vérité, permettent à ce que ce qui échappe soit invitation à se laisser pousser à inventer selon la force de l'inconscient.

Lyon, le 10 octobre 2025,
Freddy Guilloteau